

Calcaires

Alexis Lefrançois

Volume 5, numéro 4, novembre 1969

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/036414ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/036414ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Lefrançois, A. (1969). Calcaires. *Études françaises*, 5(4), 431–437.
<https://doi.org/10.7202/036414ar>

Alexis Lefrançois

CALCAIRES

si vivre était ce rêve d'améthyste

au cristal bleu des nuits
cette orénoque blanche

et que le jour exile
éparse dans l'opale
et l'ivoire assoupis

l'antique eldorado d'une armada d'étoiles
dont l'or aurait sombré dans le cours noir des nuits

débâcle lumineuse
où l'éclat dur brasille
pâle entre les glaces et froid
d'un lys

qu'abolira l'aurore

d'accidentels cristaux sur la stupeur traînant
leur floraison glacée de végétaux lunaires

et ce long désarroi que les gels captivèrent
d'un olivier crispé hurlant sous la douleur

ô tous ces cris très purs comme de lents couteaux

et dans un crâne fou gagné par les calcaires

un nénuphar énorme
promène son œil blanc

un roc éteint demeure l'ombre continue de vivre
les mots comme un métal y flambent leurs cristaux

et ce désert superbe où son chemin s'épuise
comme au cadran de pierre s'épuise la saison

et cet orgueil torride où les oiseaux périssent

et sa voix d'or l'enivre
et rien ne lui répond

ce transparent espace que le vent recommence
de gaze et de rideau comme de lents oiseaux mon sang
comme de lents oiseaux

comme de lentes ailes à l'azur des dentelles traçant
trop haut trop blanc mais que la pierre sait
ce rêve d'un désert trop pur pour le réel

mais quotidienne
entends l'appel entends
la voix de la Sirène et cependant

lasse lasse ô l'ultime cadence entends
du cœur sur le point de faillir

à jacques-gérard linze

quand l'eau retournera fugitive et la flamme
à la flamme et au sable le sable et au souffle le souffle

dans la patience longue des glaises
dans le sourire hautain de la pierre où je m'irai poursuivre

ô la minérale perfection du silence
et des serpents éteints l'impossible

splendeur

car je sais des rivières couler dans les tourments du marbre
et des visages très purs à force d'être loin

silencieuse enfin je sais la vie s'inscrire

et comme un cri la mort
foudroyé le cristal

quelque part le bouquet de soleils se paie au prix fort
de la folie
quelque part des cris insoutenables s'arrachent à la couleur
quelque part l'angoisse de quelqu'un tourmente le granit
quelque part les yeux sont des brèches par où la nuit déferle
quelque part les yeux sont de grands trous vides
par où la nuit déferle
quelque part la nuit déferle

il a cueilli vincent des tournesols jolis
et pound aussi était un fou charmant
et pound aussi était un canari charmant et pound aussi
qui roucoulait si gentiment si
sagement son délicieux canto
pisan était en cage un fou ma chère
charmant charmant

mais

n'allez pas croire pour autant qu'il faille nécessairement
qu'il faille
obligatoirement n'allez pas croire ni
conclure cela
ne vous concerne pas

ils sont quelques-uns je dis quelques-uns dont l'aventure
ne vous concerne pas
quelques-uns qui vous ressentent et vos bavardages
comme un luxe insupportable
quelques-uns que vos enthousiasmes ne font pas frémir

un vent terrible tout à l'heure va se lever
qui dressera les pierres
quelque chose s'acharne sur les mains ce n'est déjà plus
le sang
quelque chose hurle dans les artères ce n'est déjà plus le sang
quelque chose tient au ventre
quelque chose tombe comme un couperet
quelque chose se relève et tombe comme un couperet
tombe comme un couperet
tombe et se relève
quelque chose tient à la gorge et au ventre
quelque chose ne lâche plus
quelque chose s'acharne ce n'est déjà plus
le sang

ni le bouquet cueilli au bout de la démente
ni le vol abattu très haut sur la douleur
ni la nuit peu à peu qui sur le cœur s'avance
tu le sais ni la nuit ni le chant ni le vol rien
il n'y aura rien

à retenir